

## UNE ŒUVRE INACHEVÉE : CHARLES BLANCHARD

Charles Blanchard est aussi une œuvre à décrypter !

C'est ce que David Roe, en rédigeant la présentation des Œuvres Complètes a fait (Moulins, Editions Ipomée 1986, 5 tomes).

En avril 1907, Charles-Louis Philippe apprend, alors qu'il vit à Paris, le décès de son père. Il avait déjà projeté d'écrire sur lui, ses lettres en témoignent, mais celui-ci refusait.

En mai 1907, il écrit à sa mère : « Je travaille à un nouveau livre qui sera sur mon père...Je suis sa vie pas à pas ..., je retrouve ses idées ... Il me sert de guide »... À l'automne 1909 il abandonne le projet.

Entre temps, plusieurs versions naissent sous sa plume. Certaines, comme le premier chapitre « Le froid » (paru dans le premier numéro de la NRF) que l'on peut considérer comme terminées, alors que d'autres sont à l'état de fragments plus ou moins aboutis.

L'écrivain « poursuit sa longue méditation autobiographique sur la pauvreté » (D. Roe). Ici il s'agit de pauvreté économique plus extrême que dans les autres œuvres. Il montre le rôle que joue l'indigence sur les plans physiologiques et psychologiques.

- À l'arrière-plan, Philippe ne se défait pas de son « impression de classe » -

Le jeune Charles Blanchard vit seul avec sa mère depuis que son père est mort d'une fluxion de poitrine. Le matin, Solange, la mère part faire des ménages. Charles reste seul dans la pièce unique de la maison. À midi, ils partagent le repas fait du mauvais « pain des pauvres au goût de pierre et de sable ». Parfois, ils ajoutent du fromage et des fruits mendifiés dans les fermes grâce à la complicité des fermières compréhensives. Tout est à redouter : la maladie, le loyer, l'usure des sabots, des vêtements...

L'hiver, il faut du bois pour se chauffer. Pour l'économiser, l'enfant « s'accroupit » sur le foyer fait de braises en attendant sa mère. Le petit pense que la vie est à l'image de sa mère, faite de froid, de faim et d'ennui.

« À cette époque, les pauvres n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils ne savaient pas lire, ils n'avaient jamais quitté leur village, ils n'étaient pas mêlés aux affaires publiques, ils ignoraient qu'ils fussent autre chose que des pauvres. » Quêter aux enterrements apportait quelque argent supplémentaire.

En sortant dans la rue, vers 7 ans, Charles fut heureux de découvrir le marché, la foire et surtout les chevaux de bois. La fascination fut totale. Cependant sa résignation naturelle et le sou qui lui manquait ne lui permirent jamais de les approcher. Il garda « la place du pauvre ».

Solange ,elle, vivait depuis des années avec un espoir : à 12 ans, Charles irait chez son oncle à Champvallon (Meaulnes) apprendre le métier de sabotier. Ils s'y rendirent et on l'installa. Ce changement brutal le paralysa, si bien qu'il resta caché dans le réduit où était son lit. Le temps de la frayeur passa. L'oncle lui proposa de peaufiner les sabots, activité plus agréable que de les creuser. Il accepta.

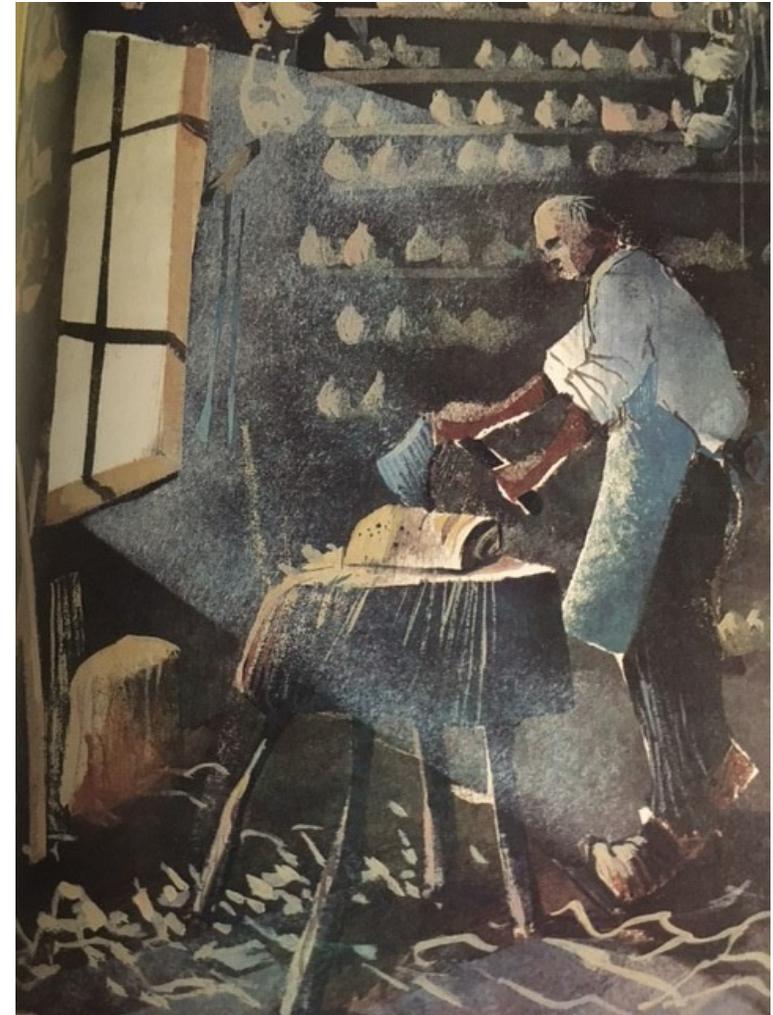
Le jour vint où il se décida à parler à son oncle « Mon oncle, voulez-vous que j'essaye de fendre votre bois ? »

Ainsi, par l'apprentissage, le jeune Charles va accéder à « une nouvelle façon de vivre qui donnait le calme, l'équilibre et l'assurance ». Cette trame n'a pas abouti à une œuvre achevée. Pourtant l'ami fidèle que fut André Gide pour Charles-Louis Philippe appela « les » Charles Blanchard en gestation : « Ce chantier des tâtonnements incomparables ». Il pressentait le tournant qu'allait prendre la littérature.

### illustrations de Jacques Poinson



La fascination du manège



Charles, la sabotier